



Léda

Un texte de Célia Houdart

Plusieurs figures féminines parcourent l'édition 2009 du Festival : Ismène, Ariane, Penthésilée, les belles endormies... Musica a demandé à Célia Houdart de s'emparer de ce fil rouge pour composer un texte d'inspiration libre.

Célia Houdart, diplômée en Histoire de l'Art et Philosophie (ENS-Ulm), est l'auteur de deux romans : *Le Patron*, P.O.L., 2009, *Les merveilles du monde*, P.O.L., 2007, et d'un essai : *Georges Aperghis. Avis de tempête*, éditions Intervalles, 2007. Elle est par ailleurs metteuse en scène (Schænberg. *La nuit transfigurée. Concert-autoprotrait*, 2008, *Précision sur les vagues #2*, 2008, *Deux vallées*, 2009).

Un matin dans une ville de moyenne altitude, une femme se réveille, déplie et replie lentement ses bras engourdis. Elle a vu en rêve des algues flottant, puis se déposant en franges le long des murs d'une salle à manger inondée.

Elle fait couler de l'eau tiède le long de son dos, pose un collier froid sur sa poitrine. Dehors au soleil un mur d'ardoises devient gris argent. Elle sort. Lumière d'été. Ciel immense. Devant un kiosque fermé rue du Modulor : un parasol, des piles de journaux serrés dans une sangle orange, des oiseaux migrateurs en couverture de *National Geographic*.

La femme entre dans un parc. Elle traverse une pelouse – plissement important du terrain. Elle note l'air égyptien des lions de la Fontaine-aux-Lions.

Le vent soulève des sacs en papier éventrés qui tombent à l'eau, coulent lentement, repeuplant la flore sous-marine de buvards.

Elle perçoit des cris d'enfants, un rouge-gorge. Elle marche. Se tait. Un enfant, l'air bizarre et inquiet, fixe un tronc. Sa mère, de loin, ferme à demi les yeux, met ses mains en porte-voix. *Hi-ppo-lyte*.

La femme pense à l'impression étrange laissée par cette voix dans la contre-allée.

Une cité labyrinthique déserte. Des escaliers de secours zigzagant le long de façades blanc cassé. Brusques bourrasques. Écharpes de poussière. Effluves intermittents de bergamote et de lessive. Voulant escalader une palissade, une jeune femme au corps de garçon s'enfonce une écharde de béton dans le doigt. Coups de tête, bras barattant dans un sweat-shirt. Corps agité, puis tout à coup immobile, à reprendre son souffle, comme un mécano après un effort monstre.

La femme ferme les yeux, presse la paume de ses mains sur son front et cherche en vain la signification d'un rêve. Est-ce le jour de la dispute avec sa sœur l'été de ses dix-huit ans ? Les images succèdent aux images dans un tourbillon.

La femme longe un rideau d'arbres.

Les feuilles de peuplier écrasées âcres soudent son pouce à son index.

Les parfums sont faits de choses qui ont une odeur désagréable.

Au bout de la forêt minuscule passe le bras d'une rivière. Vins, bois, sables, sels et soudes, batelier dormant. Elle imagine, appliquée au flux du monde extérieur, la lenteur des manœuvres de la navigation intérieure.

Plus loin, des structures tubulaires rouges et vert bouteille poussent comme

des rejets de plantes perçant un sol de caoutchouc.

Guimauves violettes et blanches.

Rouleaux de réglisse. Glaces italiennes.

La fille du manège dans sa cabine cherche des recoupements entre les horoscopes.

Un gardien guette sur un panneau publicitaire à lamelles l'image d'un vieux dieu aux yeux de plâtre.

Défilé de pattes d'eph.

La femme s'assied sur un banc chaud.

Son ombre grandit. Le vent se lève.

Du sable entre dans ses yeux.

Devant une guérite de jardinier à la porte taggée, fond gris bleu très atténué, une femme jeune dort dans un carton de réfrigérateur. Étoilement de petits vaisseaux sanguins à la naissance du nez.

Un enfant à vélo serre entre ses dents le col de son blouson. Un autre tient dans sa bouche une chaîne et son petit étui d'argent.

Bouts de genoux, bouts de coudes et de mentons, perdus.

Deux filles avancent à rollers dans les gravillons, déséquilibrées, mains en avant, avec la démarche des skieurs qui ont déchaussé en pleine piste noire.

Les vibrations au sol d'une passerelle métallique font trembler les cyclistes qui les provoquent.

Une adolescente marche en suivant

une diagonale qui traverse le parc.

On la voit de loin, car elle porte, sans en paraître encombrée, deux éléments séparés d'un imposant instrument de fanfare blanc.

Un homme âgé est venu s'asseoir en face de la femme. Yeux vert-de-gris. Veste couleur paille. Air de moujik fatigué.

Il la regarde comme hypnotisé par la vision d'un daim.

Elle pense qu'il voit mal.

Il met la main sur son cœur comme pour constater l'apparition d'une crampe.

Il prend une respiration profonde.

Elle lui demande si cela va. Il dit oui, qu'il a l'habitude.

Le femme voit d'autres visages. Ses pensées font des trajets compliqués. Une étrange chaleur gagne tout son corps. Elle se sent qui change. Le temps s'annule.

Ainsi s'évanouit une partie de la journée.

Au moment de partir, le vieillard tire sur le pli de son pantalon en acrylique.

Ses gestes sont lents mais souples et précis.

Il lève la tête, fait quelques pas vers la femme. Il plisse les yeux pour mieux la voir.

Il lui demande de lui lire sur un bout de papier une phrase qu'il n'arrive pas à déchiffrer. En s'y prenant à plusieurs reprises, ils viennent à bout de l'énigme écrite au stylo à bille. Il la remercie.

Il tient manifestement à rester encore un moment en tête-à-tête avec elle.

Il lui demande si elle a connu les anciennes halles, le marché aux bestiaux, le bruit des sabots sur les pavés, l'odeur de corne que l'on brûle. Il s'assied à côté d'elle. Il tend le bras vers la gauche pour lui indiquer où se trouvait jadis le Pavillon de l'Est. Ensemble ils fixent un point imaginaire à l'horizon.

Puis l'homme s'interrompt comme s'il avait oublié soudain ce qu'il voulait dire ou faire. Il salue la femme et il s'en va. Banc de brume, bêtes et enfants maintenant invisibles, en même temps que sur l'herbe se détache la forme nette d'un triton.